
M A N U S C R I T

LES REMPLAÇANTES

de Dimitris Dimitriadis

Traduit du grec par Maria Efstathiadi et Eric Da Silva

cote : GRE12D949

Date/année d'écriture de la pièce : 1995

Date/année de traduction de la pièce : 2009

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

DIMITRIS DIMITRIADIS

LES REMPLAÇANTES

Traduction

Maria Efstathiadi, Eric Da Silva

Traduction réalisée dans le cadre du programme
Dimitris Dimitriadis / Odéon-Théâtre de
l'Europe

Production de la traduction
ATELIER EUROPEEN
DE LA TRADUCTION/Orléans
&
MAISON ANTOINE VITEZ/Montpellier

FEVRIER 2009

DIMITRIS DIMITRIADIS

LES REMPLAÇANTES

Traduction Maria Efstathiadi / Eric da Silva

PERSONNAGES**ANASTASIE****THEOPHILE DRAGASE****FOTINI****POUPEE****DARIUS FERNASE****ROMANOS DRAGASE**

Le décor

Un paysage-monument dans la nuit, sous le ciel étoilé.

Au centre, un réfrigérateur métallique plus haut qu'un homme très grand dont la porte est de la taille d'un homme moyen y entrant à genou.

Tout autour sur la terre battue, des souches d'arbres. Par endroit, du ciment, des dalles de marbre donnent l'impression d'appartenir à des monuments, temples ou tombeaux de temps révolus.

Derrière le réfrigérateur, des arbres ravagés d'une ancienne forêt.

Devant à gauche, sur une table de nuit, une lampe éclaire faiblement un lit bordé.

Dans la pénombre en retrait une vieille jeep capotée.

Il y a encore sur des portemanteaux, l'habit de l'empereur de Byzance avec ses insignes impériaux, de la couronne aux sandales écarlates et sur un fauteuil de velours, un peignoir avec à ses pieds des pantoufles de bain. A côté, une psyché. Sur une table basse tout le nécessaire pour les soins corporels : poudre, lotion, crèmes, eaux de Cologne, brosses ... etc. Sur une table plus basse encore des sous vêtements pliés, des serviettes grandes et petites.

A droite, un bureau imposant avec une lampe et un abat-jour en soie, une vieille radio, et une pile de livres.

Au lointain enfin, une bibliothèque de vieux ouvrages encyclopédiques grands formats et de recueils historiques contenant des cartes pliées de batailles et de sièges, reliés cuir ou toilés, aux couvertures gravées en lettres dorées. La bibliothèque est de la même taille que le réfrigérateur.

Anastasie, chaussures plates et simplement vêtue, fait semblant de ranger ce qui manifestement est en place depuis longtemps. Elle est inquiète et nerveuse. Elle attend quelque chose qui l'épuise. Elle s'assied sur le lit, allume une cigarette, tire quelques bouffées puis l'éteint, s'allonge, ferme les yeux, s'endort. Le temps passe. Elle parle dans son sommeil.

ANASTASIE : Théophile ! Théophile ! Théophile !

Surgissant de l'arrière du réfrigérateur, un homme d'allure soignée, dans un costume très élégant, s'allonge près d'Anastasie et la caresse tendrement.

J'ai tué Mehmed. J'ai tué le Conquérant !

L'homme « s'affaire » amoureuxment.

Le siège est levé. Leur armée est dispersée. Ils sont tous partis. Ils sont retournés à Kokkini Milia¹. La Ville ne tombera pas. La Ville est sauvée.

Il l'enlace fougueusement.

Le voilà. Il est à vous. Mort. Il ne peut plus entrer dans Constantinople. Jamais il n'arrivera à Sainte Sophie. Jamais il ne prendra place sur le trône de marbre des empereurs de Byzance. Le croissant ne règnera jamais. L'Europe est sauvée. Le monde est sauvé.

Il s'enhardit, l'embrasse, se frotte contre elle sans retenue.

Je me suis approchée de lui, l'arme au poing et j'ai tiré. Maintenant rendez- moi mon mari ! Ce n'est pas grave s'il saigne, avec l'eau du tuyau je le laverai, tout le sang partira, il ne restera rien, il sera comme avant.

Toujours plus excité, il se démène, caresse, gémit d'incompréhensibles paroles.

Pourquoi tu ne me le donnes pas ? Tu m'avais promis. Rends-moi mon mari. J'avais ta parole. Tu es Constantin Paléologue. Tu avais promis que si je tuais Mehmed, tu me rendrais mon mari. J'ai tué le Conquérant, j'ai sauvé la Reine des villes. Byzance vivra encore mille ans. Rends-moi Théophile !

Il l'empoigne, l'enfourche, va et vient, crie et gémit de plus en plus fort.

Mehmed ! J'en veux pas, garde-le pour toi. Je veux mon mari. Pourquoi ne pas me le donner ?

Il la prend à la gorge.

C'est le mien, rends-le moi ! Théophile !

¹ Lieu dit Le Pommier Rouge

Il serre de toutes ses forces.

Théophile !

D'entre les arbres à droite, apparaît Fotini tirant Poupée par la main. Elle appelle Anastasie timidement.

FOTINI : Anastasie !

Il serre frénétiquement la gorge d'Anastasie, assis sur elle. Fotini à côté du réfrigérateur appelle plus fort.

FOTINI : Anastasie !

ANASTASIE : C'est le mien, il est à moi.

FOTINI : Anastasie ! Anastasie !

*L'homme descend du lit et disparaît.
Fotini s'approche.*

ANASTASIE : Ne pars pas, ne pars pas !

FOTINI : Anastasie.

ANASTASIE : Je viens moi aussi.

*Elle pleure dans son sommeil.
Fotini abandonne Poupée et prend Anastasie dans ses bras.*

FOTINI : Anastasie !

ANASTASIE : Attends-moi.

FOTINI : C'est moi, Fotini. La lettre, tu te souviens Anastasie... la lettre...

Elle sort une enveloppe de son sac et la tend à Anastasie.

ANASTASIE : Je viens, j'arrive.

FOTINI : On est là. Anastasie, la lettre...

ANASTASIE : La lettre... la lettre...

Elle ouvre les yeux, encore éprouvée par son rêve et découvre Fotini qui tient Poupée devant elle.

FOTINI : Poupée. Anastasie... La lettre...

ANASTASIE : La lettre...

Elle les regarde toutes les deux.

FOTINI : Poupée. Notre Poupée. On est arrivé, Anastasie. Moi et Poupée.

Anastasie tressaille, elles 'etreignent toutes les trois ... pleurent.

FOTINI : On revient de la mort.

De la nuit !

La vie est morte là-bas.

Les villes sont des cimetières.

Les sans abris mangent des ordures.

Des queues interminables... les magasins vides...

On ne sort plus, depuis les toits

Ils tirent sur n'importe qui.

Les rues et les trottoirs débordent de cadavres. Du sang, du sang partout. Il n'y a plus de médicaments. Pour se chauffer, ils abattent les arbres autour des villes, et même ceux des parcs et boivent l'eau

polluée du fleuve. Les épidémies,

l'hépatite, la diphtérie se propagent. Partout des bandes de rats.

De tous les côtés ils massacrent, rien

ne les arrête, ils entrent dans les villages

ils massacrent même les bêtes,

torturent, crèvent les yeux, coupent les langues, taillent en pièces

tout ce qu'ils trouvent devant eux, ne laissent rien debout.

Des ruines partout. Ils brûlent les cultures, tirent

sur les hôpitaux, et le jour de notre départ

ils ont bombardé l'église

qui était bondée, on serait morte aussi

si je n'avais pas reçu ta lettre. Dès que je l'ai reçue on a fui.

On a marché des jours et des jours sans croiser âme qui vive,

comme s'il n'y avait personne au monde.

Je tenais Poupée par la main et on avançait, une seule chose me préoccupait, arriver ici le plus vite possible.

Je ne croyais pas qu'on allait y arriver, la route était interminable, comme si on avait fait plusieurs fois le tour de la terre,

on a marché des nuits et des nuits,

sans avancer, seules toutes les deux.

Et maintenant nous voilà à nouveau réunies après tant d'années.

C'est nous, Anastasie ?

Et c'est toi qui es là ? Que je vois ?

Oui, oui, on est arrivé, arrivé, c'est le bout du chemin,

et tu es là toi !

Que je regarde, que je touche !

On est sauvé, Poupée, sauvé !

ANASTASIE : Mes mimosas, mes mimosas.

Au dessus du réfrigérateur, un “œil” s’ouvre et une sonnerie perçante, prolongée, retentit.

Anastasia sursaute, fait un mouvement vers le réfrigérateur, puis s’immobilise. Retourne s’asseoir sur le lit, se relève, marche vers le réfrigérateur, s’immobilise de nouveau. Indécidable.

L’“œil” s’éteint et la sonnerie aussi. Anastasia saisit Fotini et Poupée par la main et les entraîne en courant vers la forêt.

L’“œil” se rallume et la sonnerie plus insistante cette fois, reprend de plus belle. Anastasia stoppe puis subitement fait demi-tour et cache Fotini et Poupée derrière le lit. Ensuite, elle enfle un tablier en plastique et une paire de bottes en caoutchouc à l’abandon près du réfrigérateur.

L’« œil » et la sonnerie s’éteignent.

Anastasia allume la lampe sur la grande table, ramasse un tuyau d’arrosage, l’abouche à un robinet fixé au pied du réfrigérateur et le déroule.

L’“œil” et la sonnerie se rallument.

Elle tourne le robinet et l’eau jaillit. Elle ouvre la porte du réfrigérateur, attend.

L’“œil” et la sonnerie s’éteignent.

Darius Fernase sort du réfrigérateur. Il est nu, il est sale, comme s’il s’était roulé dans la boue. Il regarde le ciel.

FERNASE : Croissant de la lune!

Anastasia l’arrose, il tourne sur lui-même, sautille joyeusement dans le jet continu. Distraitement, Anastasia le rince. Brusquement elle s’éloigne, tire le tuyau dans un coin et ferme le robinet.

Fernase, désappointé et ruisselant, semble vouloir dire quelque chose mais se ravise. Il rejoint la table basse où sont disposées ses affaires.

Anastasia lui passe une grande serviette dans laquelle il s'enroule et une plus petite avec laquelle il se sèche les cheveux. Assis dans le fauteuil, il se frictionne pendant qu'Anastasia lui essuie les pieds et lui enfle ses pantoufles.

Il se lève, jette la grande serviette, se coiffe avec la petite en turban. Anastasia lui passe son peignoir. Il arpente l'espace pour se réchauffer.

De derrière le lit, Fotini observe.

Anastasia referme la porte du réfrigérateur, retire le tablier et les bottes qu'elle abandonne sur place. Elle garde un œil sur Fernase impatient.

Elle lui tend ses sous-vêtements. Devant le miroir il les enfle et s'apprête pour la toilette. Anastasia ramasse tout ce dont Fernase se défait, mais sans envie. Elle reste immobile, indifférente.

Fernase se peigne, se poudre, se parfume méticuleusement.

« Tout frais », il se tourne vers elle. Ils se toisent. Elle ne réagit pas. Silence. Fernase, sans comprendre le sens de son comportement mais sans l'interpréter non plus, se campe dans la pose qu'il prend toujours quand Anastasia l'aide à s'habiller – attitude qu'elle interprète comme un ordre.

FERNASE : Encore une nuit de siège.

Sans entrain, Anastasia lui accroche les insignes impériaux.

Quelle nuit est cette nuit ? Le siège dure depuis deux mois maintenant, mais quelle nuit est cette nuit ?

La dernière ?

Moi je sens chaque fois que c'est la première, mais cette nuit les surpasse toutes.

Ce soir, c'est la première et la meilleure. Car ce soir tu m'apportes ce qu'il y a de mieux. Exactement ce que j'attends, exactement ce que je veux. Depuis le début je l'attends mais on ne me l'avait pas encore apporté. Toi non plus tu ne me l'avais pas encore apporté. Mais ce soir tu me l'apportes. Tu m'apportes ce qui me donnera la plus grande satisfaction, la jouissance absolue. Et je n'ai et

n'attends rien d'autre que ce que j'ai dans la tête. Ce que j'attends, ce que je désire. Ce soir tu m'apportes exactement ce que j'ai dans la tête.

Je n'attends que ça. Je n'ai rien d'autre à faire. Je ne peux pas non plus parler d'autre chose. Je suis ici dehors, sous le ciel étoilé, entouré d'arbres, dans les sons de la forêt et de la nuit, les odeurs de la terre enveloppent mon corps, je respire l'air frais, je sens le sol sous mes pieds. Pourtant je ne parle ni de ça, ni de rien d'autre.

Je ne peux pas. Pour moi il n'existe que ça. Je ne veux parler que de ça, de ce que j'attends, de ce que je désire, que tu m'apportes, que je vais prendre, que de ça. Si je pouvais parler d'autre chose, je ne serais pas ici, je ne ferais pas ce que je fais, je ne serais pas celui que je suis. Je serais quelqu'un d'autre. Mais je suis Darius Fernase. Et je serai Darius Fernase tant que je serai Darius Fernase. Je suis celui que je suis.

Même si je le voulais, je ne pourrais pas être un autre. Le moment est grave. Constantinople est prise au piège et moi je dois défendre la Reine des villes. Mehmed le Conquérant menace et moi l'Empereur je n'ai pas le droit de la laisser entre ses mains. Je lutte pour sauver la capitale de Byzance, c'est mon devoir sacré. Il ne m'est pas permis à moi, Constantin Paléologue, de laisser le crapaud enturbanné nous vaincre, le loup en sarouel nous humilier, le turgescent lézard rouge d'Asie nous asservir. C'est mon devoir suprême de repousser les armées de l'infidèle, de lui couper les routes de l'Europe et de la planète entière. Non, je ne le laisserai pas prendre la Ville. Sur mes épaules pèse la responsabilité historique de repousser ce terrible danger.

Anastasie, agissons sur le champ avant qu'il ne lance son attaque finale. Ne restons pas les bras croisés, déjouons ses plans, faisons quelque chose immédiatement. C'est la nuit cruciale, ce soir il donne l'assaut final. On ne le laissera pas. Sors des remparts, les gardes te laisseront passer, ils connaissent ta mission. Trouve-le et avec ton pistolet, tue-le. Après je te rends ton mari. Je te le jure. Mais d'abord, tue Mehmed !

ANASTASIE : Je ne le tuerai pas.

FERNASE : Pourquoi ? Parce que, comme on dit de lui, il est un cercle qui disparaît avant d'être tracé ? Une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle -part? Un cétacé au corps d'acier et au cœur de pierre? Ou parce qu'il a des pieds qui se terminent en sabots ? Et des ailerons qui tutoient le ciel et mangent les étoiles? C'est ça ?

ANASTASIE : Non.

FERNASE : C'est quoi alors?

ANASTASIE : Je ne le tuerai pas.

FERNASE : Je te comprends. C'est impossible. Personne ne peut l'approcher. Il est entouré de tranchées et de pieux entrecroisés, protégé par les invincibles janissaires. Oui, c'est ça, personne ne peut tuer Mehmed. Il a ses armées innombrables. Oui, Mehmed ne mourra jamais. Alors ? Le siège se poursuit, la Ville risque de tomber et je dois me tenir prêt à sacrifier ma vie pour la défendre et la sauver. Donc rien n'a changé.
Est-ce que ÇA est prêt ?

ANASTASIE : Ma sœur est arrivée.

FERNASE : Je t'interroge sur Ça, moi. Où tu as mis Ça ?

ANASTASIE : Elle est avec sa fille.

FERNASE : J'aime que tu me le caches, que je ne le voie pas tout de suite, savoir que c'est là et jouer avec le plaisir garanti de la certitude.

Il s'assoit dans son fauteuil.

La vie des assiégés justifie tout. L'encerclement, la privation, l'isolement, le manque autorisent tout. Tout acte est licite, toute pensée légitime, tout appétit sacré.

La vie des assiégés est une autre vie.

Leur monde est un autre monde.

Dis-moi ce que c'est. Non, ne me le dis pas. Je préfère le recevoir sans savoir à l'avance, être surpris... L'imaginer, brûler d'impatience en attendant, souhaiter voir ce que j'attends, ce que j'espère, cette impatience d'avoir, cette attente, de prendre ce que je veux, le faire coïncider avec ce que tu m'apportes – il n'y a rien de plus excitant !

Je tremble. Je suis glacé. Quelle volupté que cette attente.

A Anastasie.

Est-il ligoté ? Bâillonné ? Comment est-il ? Tu l'as capturé vivant ?

Ne réponds pas. Va le chercher.

Anastasie se dirige vers le lit.

Maintenant je suis pressé, je ne peux plus me retenir, je ne peux plus attendre, j'en ai envie, j'en ai envie. Il est ici. Elle me l'a apporté. Je vais le tenir entre mes mains pour moi tout seul.

Anastasie relève Fotini et Poupée qui sont derrière le lit.

Pas de plus beau, de plus terrible moment.

Il cache son visage entre ses mains.

Oh ! Instant, toi que je hais comme le cancer de mon âme et que j'aime comme le cadeau de mon âme à ma vie, je t'accepte tel que tu es, tu enflames mes entrailles et me fais ce que je suis.

Il regarde Anastasie de côté puis cache de nouveau son visage entre ses mains.

Béni sois-tu pour me paralyser les membres, béni sois-tu pour cette émotion obscure qui me blesse et me ravi en même temps.

Anastasie, Fotini et Poupée s'approchent.

Comme la première rencontre amoureuse, le premier contact amoureux.

Il se retourne et les regarde.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il se lève.

Des femmes ? Des femmes ? Tu m'as apporté des femmes ?

Tu sais que je ne veux pas de femmes, tu le sais.

Pourquoi des femmes ? Pourquoi pas des hommes ?

Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu n'en trouves pas ? Nous les avons épuisés ? Il n'y en a plus ?

Plus du tout ? L'autre fois c'était le dernier ? Et tu le savais ?

Et tu m'apportes des femmes maintenant ?

Tu sais que je n'ai pas besoin de femmes.

Je ne sais pas quoi en faire. Pourquoi les as-tu apportées ?

Il les examine attentivement.

Deux femmes. Même pas bâillonnées.
Deux femmes vivantes. Tu n'as pas peur
qu'elles t'échappent, qu'elles t'agressent ?
Où les as-tu trouvées? Qui sont-elles ?

FOTINI : Je suis sa sœur.

FERNASE : Qui ?

ANASTASIE : Elles viennent de chez moi.

FOTINI : On marche depuis le six avril.

FERNASE : On est le vingt neuf mai aujourd'hui.

FOTINI : On est très fatigué.

FERNASE : Pourquoi les as-tu choisies ? Qu'est-ce qu'elles ont ? Elles doivent avoir
quelque chose. Elles ont quoi ? Elles doivent faire quelque chose.

Elles font quoi ? Qu'est-ce qu'elles savent faire ? (*A Fotini.*) Qu'est-ce que tu sais
faire toi ?

FOTINI : Je suis Fotini.

FERNASE : Et ça ?

FOTINI : C'est Poupée.

ANASTASIE *A Fotini* : Allonge-là !

Fotini allonge Poupée sur le lit, s'assied à côté d'elle. Poupée s'endort.

FERNASE : Pourquoi elle t'appelle sa sœur ?

ANASTASIE : C'est ma sœur.

FERNASE : Ta sœur ?

ANASTASIE : Je lui ai écrit de venir.

FERNASE : Ici ?

ANASTASIE: Je te l'aurais dit mais tu étais tout le temps à l'intérieur. Jamais vous n'étiez resté si longtemps.

FERNASE : Peu importe le nombre de jours passés à l'intérieur, quand je sors c'est toujours le mardi, le mardi vingt-neuf mai mille quatre cent cinquante-trois. Ici dehors, c'est toujours ce jour-là.

ANASTASIE : Ma lettre a mis du temps à leur parvenir et jusqu'à ce qu'elles arrivent je n'avais rien à faire, je n'ai rien fait, je suis resté à attendre. (*A Fotini*) Pour tuer le temps j'ai dormi. Et rêvé. Toujours le même rêve. Et les jours se sont succédés, interminables.

FERNASE : C'est tout ? Tu as dormi ? Rien d'autre ? Tu n'as pas fait ce que tu devais faire ? Tu n'as rien fait pour moi ? Tu n'as rien préparé ? Tu n'es pas partie en mission ? Tu n'as rien rapporté ?

ANASTASIE : Non.

FERNASE : Pourquoi ?